

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de M. Pierre MILZA (séance du lundi 27 janvier 2003)

Jean TULARD : Bien avant Hitler, Mussolini avait fait référence à Napoléon. C'est Emile Ludwig qui, en 1929, fut le premier à comparer Mussolini à Napoléon. Les déclarations de Napoléon dans la pièce de Forzano *Les cent jours* sont en réalité de Mussolini. Mussolini en était du reste tellement content qu'il fit de la pièce un film, mis en scène en 1935 par Forzano, et produit par le fils même de Mussolini. Mussolini dirigea les figurants, dit-on, de main de maître. Hélas, le film fut un désastre financier. Non découragé pour autant, Mussolini s'est alors tourné vers un autre grand personnage, sujet d'un grand film de Carmine Gallone : Scipion l'Africain. L'aventure africaine du régime mussolinien ayant mal tourné, *Scipion l'Africain* fut également un désastre financier.

Si le film de Forzano avait marché, Mussolini n'aurait-il pas fini dans la peau d'un producteur de Cinecittà ?

*
* *

Alain BESANÇON : Lisant tour à tour votre biographie de Mussolini et celle de Bartholomé Bennassar sur Franco, je suis frappé par le contraste saisissant entre les deux hommes. D'une part, il y a un homme qui pense et invente une doctrine, le fascisme, en principe totalitaire et en fait non sanglante (il n'a même pas tué Matteoti) et, d'autre part, il y a un général de droite dure, sans doctrine, qui ne pense pas et qui, après la fin de la guerre, fait fusiller quelque 27500 personnes. Le contraste est saisissant également entre l'admirable prudence de Franco pendant et après la guerre et, au contraire, l'invraisemblable dépression de Mussolini à partir de 1936, 1938.

Cette dépression m'amène à évoquer la belle Margarita Sarfati. C'est elle qui aurait inventé le concept de fascisme. Mais c'est elle aussi qui abandonne son amant vers 1936, 1938 à cause des lois antisémites. Que devient-elle ensuite ?

En dernière remarque, je ne peux que rendre hommage au génie de Willy Münzenberg, l'idéologue du Komintern, qui a inventé le terme « antifascisme ». Il est en-effet parvenu à subsumer sous le concept de fascisme Hitler, Mussolini, Franco, Horthy, Salazar et tous les régimes de droite. S'il avait dit nazisme au lieu de fascisme, il n'aurait pas pu se livrer à cette habile concaténation, qui permet de lancer une accusation dans un spectre politique très large, parce que la différence de nature entre le nazisme et les autres régimes est trop évidente. Mais en disant « fascisme », il la rendait plus vraisemblable. L'influence de Willy Münzenberg perdure puisque l'on peut trouver encore aujourd'hui le concept qu'il a forgé dans nos manuels scolaires et que nos media ont complètement assimilé

Il aurait fallu, pour rester dans la vérité historique mettre ensemble Hitler, Lénine, Staline et Mao, et dans une catégorie toute différente, les Mussolini, Franco, Horthy, Salazar etc.

*

* *

Gérald ANTOINE : Vous avez évoqué l'aristocrate d'Annunzio, mais vous n'avez pas parlé des rapports de ce dernier avec Mussolini ni, d'une façon plus générale, des rapports de Mussolini avec le monde des lettres. Lors de la mort de d'Annunzio, coupable d'avoir souscrit sans réserve à la politique de Mussolini, Claudel écrivait : « Mort de ce triste individu, de ce misérable écrivain. Mussolini et d'Annunzio : Polichinelle et Arlequin. »

Pourriez-vous nous éclairer davantage sur la guerre d'Ethiopie, qui fut une catastrophe dans la carrière de Mussolini ? Qu'est-ce qui a pu pousser le Duce à s'engager dans cette folie ?

Ma troisième observation est celle du grammairien. Le parallélisme conceptuel établi entre Mussolini et Hitler – et que rappelait Alain Besançon – ne s'expliquerait-il pas par le parallélisme entre les termes de Duce et de Führer ?

*
* *

Pierre MESSMER : Mussolini avait une expérience réelle de la guerre, acquise à partir de l'entrée en guerre de l'Italie jusqu'en 1918. Il avait l'ambition de conquêtes militaires nouvelles, ce qui l'a entraîné dans l'expédition malheureuse d'Ethiopie, mais ce qui l'a entraîné également aux côtés de l'Allemagne dans la guerre contre la France, l'Angleterre et, plus tard, la Russie. Or, on a bientôt constaté que la valeur des armées italiennes était faible. A l'exception des divisions de chemises noires et d'Alpins, officiers et soldats considéraient que ni la guerre d'Ethiopie ni la guerre de Libye ne les concernaient vraiment. En outre, l'armée italienne était sous-équipée, à peine motorisée. Comment donc Mussolini, qui avait l'expérience de la guerre, qui savait ce qu'est une armée, a-t-il pu s'engager dans un conflit avec des moyens très inférieurs à ceux de ses ennemis ? Son aveuglement a d'ailleurs duré assez longtemps puisque pendant l'été 1942, quelques mois avant la bataille de El Alamein qui va mettre fin à la guerre en Afrique, il se fait préparer un cheval blanc pour défiler victorieux dans les rues du Caire.

*
* *

Henri AMOUROUX : Le 26 août 1939, l'ambassadeur de Mussolini auprès des Allemands remet à Wilhelm Strass une liste considérable de demandes italiennes qui doivent conditionner l'entrée en guerre de l'Italie. Quatorze mois plus tard, Franco fait la même chose en recevant Hitler, entre deux entrevues de Montoire ; les exigences de Franco sont telles qu'Hitler refuse tout net, ce qui évite l'entrée en guerre de l'Espagne. Le 28 août 1939 pourtant, Hitler très sûr de sa victoire, décide de renoncer au Pacte d'acier. Le 30 août, Mussolini propose à Londres et à Paris une conférence internationale en demandant à Hitler de stopper ses divisions qui sont en marche et de discuter sur le couloir de Danzig. Mais Hitler est trop engagé et ne manifeste nulle intention de surseoir à son projet.

Peut-on affirmer que Mussolini voulait véritablement la guerre en 1939 ? Ou n'a-t-il voulu la guerre qu'en 1940, après avoir constaté les succès militaires de Hitler ?

Ma deuxième observation concerne les Juifs. Vous avez évoqué le Manifeste de la Race de 1938. La façon dont il est appliqué par les Italiens est très instructive. Le 11 novembre 1942, la zone française libre est envahie. Les Allemands accordent aux Italiens une zone d'occupation recouvrant sept départements. La police italienne s'y conduit vis-à-vis des Juifs non seulement moins durement que les Allemands, mais même moins durement que la police française. Grâce à un homme du nom de Donati, elle intervient auprès de la police française en faveur des Juifs, à tel point que les Allemands lui en font le reproche. Les choses changent en 1943, au moment de la République de Salò. Les persécutions commencent à ce moment là. Sur les 33 000 Juifs que compte la République, 6 700 ou 7 000 seront déportés.

Pourquoi Mussolini a-t-il eu un comportement beaucoup plus conciliant qu'Hitler envers les Juifs ? Est-ce dû au caractère personnel de Mussolini, au caractère italien, à l'influence de l'Eglise ou aux trois conjugués ?

Enfin, comment Mussolini en est-il venu à accepter de faire exécuter son gendre ?

*
* *

Michel ALBERT : Pourriez-vous nous dire quelques mots sur l'histoire du mot « fascisme » ? Il nous a été dit que Franco n'avait rien d'un fasciste. Or, si l'on interrogeait la *vox populi*, il est évident que le Caudillo serait cité en exemple de dictateur fasciste. Le mot a, me semble-t-il, été dilué tout en prenant un sens purement négatif. N'a-t-il toutefois pas gardé en Italie un sens parfois positif ?

*
* *

Jean-Claude CASANOVA : Si l'on compare Mussolini à Staline et à Hitler, il apparaît comme un modèle de civilisation et d'humanité. A côté de l'antifascisme idéologique plus ou moins manipulé par les communistes, il a existé en Italie un antifascisme libéral ou démocrate-chrétien qui a fait preuve d'un parfait discernement et qui avait prévu la situation dans laquelle le fascisme entraînerait l'Italie. Je citerai comme représentants de ce mouvement Don Luigi Sturzo qui partit pour Londres, Croce qui resta en Italie, les frères Rosselli, dont l'un fut assassiné à Paris, Ferrero à Genève..

Dans les démocraties occidentales, Mussolini eut un très grand admirateur, Winston Churchill, qui, n'ayant pas de responsabilités politiques, put continuer longtemps à exprimer son admiration jusqu'à la guerre. On a même soupçonné les services secrets anglais d'être à l'origine de l'exécution de Mussolini pour faire disparaître la correspondance entre le Duce et Churchill.

En France, quelle fut l'attitude des grands hommes politiques français vis-à-vis de Mussolini ? Blum exprimait-il fondamentalement une opposition idéologique au régime fasciste ? Au centre droit, Henri de Jouvenel, Tardieu, Laval, Monzie, beaucoup d'autres aussi, restèrent-ils partisans d'une alliance avec l'Italie pour équilibrer la puissance

allemande ? Et puis, il y eut une troisième catégorie, à laquelle appartenait Daladier, qui ne put que s'opposer à la revendication de l'Italie sur la Tunisie, la Savoie, Nice et la Corse.

*
* *

Pierre CHAUNU : Finalement, l'alliance sémantique entre fascisme et hitlérisme a été extrêmement commode puisqu'elle a permis d'éviter tout rapprochement avec le bolchévisme.

Ma deuxième remarque concerne l'affaire éthiopienne. Se lancer dans pareille expédition fut certes une erreur de la part de Mussolini, mais il est savoureux de constater que l'Angleterre et la France de 1935, qui ont conduit les sanctions contre l'Italie, n'hésitaient pas à faire de l'anticolonialisme !

*
* *

Jacques DUPÂQUIER : Autant qu'il m'en souviennent, Mussolini a mené une première politique démographique qui n'est absolument pas parvenue à faire remonter la courbe démographique italienne. En pleine révolution démographique, l'Italie a, pendant cinquante ans, été sur la pente descendante de la natalité. C'est plus tard, trop tard, que Mussolini a défini, sur le modèle allemand, une politique démographique beaucoup plus efficace, mais qui confondait la défense de la famille avec la volonté de puissance, ce qui s'est traduit par le collapsus démographique italien après la guerre.

Ma deuxième observation concerne le tournant totalitaire du régime mussolinien, que vous repoussez à 1936-38. Or, la lecture des textes montre que le régime s'est montré totalitaire dès 1920-22. Mussolini n'écrivait-il pas dès cette époque : « Construire une nation, non pas une race, mais une communauté, se perpétuant dans l'histoire, une multitude unifiée par une idée qui ait la volonté d'exister, la puissance, la conscience de soi, la personnalité. » ? Pour le fascisme, on le voit, dès l'origine, tout est dans l'Etat et je me demande si ce n'est pas Mussolini lui-même qui a inventé le mot de totalitarisme.

*
* *

Cardinal ETCHEGARAY : Vivant en Italie depuis près de vingt ans, je voudrais, sans, que l'on puisse me soupçonner de me faire le chantre de Mussolini, louer la politique d'urbanisme qu'il a menée à Rome pour en faire revivre le centre historique. La gare Termini est un parfait exemple des réalisations mussoliniennes ; toujours parfaitement fonctionnelle, elle pourrait avoir été conçue il y a quelques années seulement.

En tant qu'homme d'Eglise, je voudrais souligner le rôle très positif qu'a joué Mussolini dans ce qu'on appelle les accords de Latran, signés en février 1929. On a appelé

cela la *Conciliatione*, la réconciliation avec les Etats pontificaux spoliés. Chaque année, l'Eglise célèbre, comme il se doit, la signature de ces accords.

*
* *

Alain PLANTEY : Il convient d'évoquer aussi l'aventure grecque, l'aventure balkanique de Mussolini pendant la guerre. Son échec a coûté un délai d'un mois aux Allemands et on peut se demander si ce retard n'est pas en partie au moins à l'origine de la ruine des espoirs de victoire de l'armée allemande en Russie : l'armée allemande a en effet envahi la Russie en juin et non en mai, comme il aurait fallu.

En Italie, j'ai pu constater que les Italiens réservaient quelque affection à l'égard de Mussolini, homme de théâtre et de panache ; même les communistes n'osaient pas dire de mal de lui.

*
* *

Réponses :

A Jean Tulard : *Scipion l'Africain* fut certes un désastre en Italie, mais à l'étranger, ce fut un grand succès. Pour ce qui est de la ressemblance avec Napoléon, je suis content que vous l'évoquiez car elle est trop souvent considérée comme injurieuse pour l'empereur français. On met en avant la férocité du régime mussolinien et le côté grotesque du Duce. Il me semble pourtant que les ressemblances sont réelles. Napoléon n'a-t-il pas eu son affaire Matteoti avec le Duc d'Enghien ? En outre, il est évident que Mussolini voulait ressembler à Napoléon.

A Alain Besançon : Le régime fasciste est encadré par deux guerres civiles terribles, celle de 1919-1922 et celle de la république sociale. Mais ce sont des guerres civiles où l'on s'entretue sans que ce soient toujours les fascistes qui commencent. Balbo, l'un des hiérarques fascistes, le seul qui puisse faire de l'ombre à Mussolini, est à ses débuts à Ferrare en position défensive. Entre les deux guerres civiles s'installe donc un régime répressif, qui arrête des gens, mais qui n'est pas un régime de terreur. Lorsque Ciano se rend en Espagne et voit chaque jour des dizaines de personnes fusillées, il écrit à Mussolini qu'il est parfaitement horrifié.

L'antifascisme libéral et social a effectivement existé. Mais le noyau dur de l'antifascisme a bien été inventé par les Soviétiques.

A Pierre Messmer : Il est vrai que l'armée italienne se sent peu concernée par la guerre. Elle se sent beaucoup plus impliquée dans la guerre d'Ethiopie, qui n'a pas été une guerre très difficile. Les deux fils de Mussolini et des hiérarques fascistes s'y sont couverts de gloire à peu de frais en bombardant avec l'aviation les malheureux Ethiopiens. On a utilisé du napalm et des gaz de combat. Mais les Italiens se sentaient concernés par cette guerre, surtout les simples soldats qui trouvaient une reconnaissance officielle dans la promesse de terres à conquérir et à exploiter.

Par contre, l'armée s'est effectivement assez mal battue dans la seconde guerre mondiale, que les Italiens n'avaient nullement souhaitée. Seuls les combats en Russie, face à un adversaire implacable, ont été l'occasion pour les Italiens de se battre vaillamment.

A Gérald Antoine : Les archives de Rome comportent toute la correspondance entre d'Annunzio et Mussolini. Il apparaît que les deux hommes, qui se tutoient, s'admirent. Mais en même temps, Mussolini fait surveiller d'Annunzio par crainte d'un complot.

Une lettre de 1932 me paraît très intéressante. D'Annunzio y conseille à Mussolini de ne pas s'engager dans une politique anti-française.

Pour ce qui est de l'affaire d'Ethiopie que vous qualifiez de folie, il faut admettre que Mussolini s'était trompé d'époque. Il ne pouvait imaginer que les puissances coloniales qu'étaient la France et l'Angleterre oseraient lui dire que la colonisation n'était plus de mise.

A Jean-Claude Casanova : Il n'y a pas en France, parmi les hommes politiques français, d'équivalent de Churchill – lequel, au lendemain de sa première rencontre avec Mussolini, déclare : « Si j'étais Italien, je serais fasciste. » Les hommes politiques français manifestent une réprobation vis-à-vis du régime peu démocratique de Mussolini, mais ils estiment aussi que si celui-ci peut constituer un frein aux ambitions de Hitler, il faut le tolérer. Léon Blum, dans un article paru dans *Le Populaire* du 8 janvier 1935, le lendemain de la négociation sur la Tunisie, fait état de sa honte de voir son pays « traiter avec l'assassin de Matteoti ». Mais il ajoute immédiatement que si c'est à ce prix que l'on peut empêcher une alliance avec Hitler, il faut continuer à négocier.

A Pierre Messmer : Je me suis longtemps posé la même question que vous sur l'état de l'armée italienne. Comment en-effet peut-on ne cesser de parler de la guerre et être incapable de la préparer ? La seule réponse est que Mussolini n'avait pas envie de la faire. Il recourait aux métaphores de la guerre pour tendre les énergies, mais il faisait en fait tout ce qu'il pouvait pour l'éviter.

A Henri Amouroux : En 1939, Ciano, qui vient de changer de camp et pense qu'il faut éviter une alliance avec Hitler, propose à Mussolini d'envoyer à Hitler la liste d'exigences que vous évoquiez et qui, ne pouvant être satisfaite, évitera à l'Italie les premiers coups de canon de 1939.

Dire, comme je le fais, que Mussolini a parlé de la guerre sans vouloir la faire, pourrait accrédi-ter la thèse du bouffon qui ne suit pas les événements. Mais en fait Mussolini suivait très attentivement ce qui se passe. Lorsque Balbo, ministre de l'aviation qui vient d'être nommé gouverneur de Libye, écrit à Mussolini que l'aviation italienne est forte de huit cents avions, Mussolini lui répond que ce sont des sornettes et qu'il en a compté cent quatre-vingts en état de marche. Cela prouve qu'il savait parfaitement ce qui en était des capacités de son armée.

Un autre élément vient corroborer l'idée que Mussolini ne voulait pas la guerre : c'est la programmation d'une exposition universelle à Rome pour 1940. Si finalement Mussolini se lance dans la guerre, c'est parce qu'il a l'impression, en 1940, que les jeux sont quasiment faits.

On a tendance à dire que le régime de Mussolini n'appliquait pas les lois racistes à l'encontre des Juifs. C'est faux. Grandi, ministre de l'Education nationale en 1938, les appliquait avec rigueur. Mais il est vrai également qu'en 1942-43, au courant de ce que pratiquaient les Allemands à l'égard des Juifs en Allemagne, Pologne et Russie, laisse ses subordonnés agir de telle sorte que l'on épargne un maximum de Juifs en Italie.

Si Mussolini n'a pas pratiqué d'antisémitisme à l'allemande, c'est tout simplement parce qu'il n'y avait pas de tradition antisémite en Italie et que Mussolini lui-même n'était absolument pas antisémite. Alors pourquoi les lois raciales ? Peut-être parce que, portant ses visées sur les bords de la Méditerranée, Mussolini s'allie avec les Arabes pour mieux s'opposer aux Anglais et aux Français, ce qui l'amène à prendre ses distances vis-à-vis de la communauté juive.

A Alain Besançon : Que devient la grande dame que fut Margherita Sarfati ? Elle est la compagne de Mussolini de 1912 à 1932. Issue de la grande bourgeoisie vénitienne, convertie au socialisme dans sa jeunesse, mariée à un socialiste réformiste, grande dame des arts et des lettres, elle rencontre Mussolini en 1912 et devient sa collaboratrice à l'*Avanti* où elle tient la rubrique culturelle. En 1932, les deux amants se séparent à l'amiable. Margherita continue à diriger la revue théorique du parti. Elle se détache lentement de Mussolini et lorsque Mussolini annonce le déclenchement de la guerre contre l'Éthiopie, elle déclare à un journaliste que c'est le commencement de la fin. Elle pense que Mussolini va gagner cette guerre et qu'il ne pourra plus, ensuite, se réfréner. Avec les lois antisémites, elle se réfugie en Uruguay et ne reviendra en Italie qu'en 1952.

A Michel Albert : Le mot « fascisme » a la même histoire que le mot « ligue » en France. Il naît à gauche et passe à droite un peu plus tard. Les *Fasci di* ??? sont des bandes anarchistes ou de socialistes révolutionnaires créées en Sicile en 1893. Encore au début de la guerre, le mot *fascio* correspond davantage à des mouvements de gauche qu'à des mouvements d'extrême-droite. C'est la guerre et ... le fascisme qui va infléchir la tendance.

Actuellement, en Italie, le mot « fascisme » s'emploie rarement seul. Au moment de la République de Salò, les Italiens ont inventé le terme de nazi-fascisme. Cela montre que l'extrême-gauche a tout de suite classé dans la même catégorie le nazisme et le fascisme.

A Jacques Dupâquier : Dès 1926, Mussolini avait essayé de pratiquer une politique nataliste, proclamée dans le discours dit de l'Ascension, en 1927. Il déclarait alors : « Il faut que tous les Italiens se comportent comme les habitants de la Basilicate », région rurale et économiquement attardée, où les chiffres de la natalité étaient encore de plus de trente pour mille à l'époque.

Constatant vers 1935-36 qu'il n'avait pas réussi à faire remonter la natalité, Mussolini radicalise le régime en considérant qu'il faut changer les mentalités et lutter contre l'hédonisme bourgeois ambiant.

Au Cardinal Etchegaray : Il me semble que l'urbanisme – sinon l'architecture – mussolinien est une assez belle réussite. Mais il est politiquement incorrect de le dire. On reproche par ailleurs à Mussolini d'avoir détruit énormément, par exemple en faisant ouvrir la Via della Conciliazione entre le Tibre et le Vatican. En réalité, les quartiers détruits n'étaient que des quartiers insalubres. Je ne vois qu'un point noir dans l'ouverture de Rome et dans la destruction des vieux quartiers : le rejet de la population de ces quartiers à la périphérie lointaine de Rome.

A Alain Plantey : Vous avez raison, la campagne de Grèce a marqué un tournant dans la guerre, un tournant désastreux pour l'Italie au premier chef. Les Italiens combattent bravement sur le front grec, mais ils sont mal équipés et les combats sont terriblement meurtriers.

*

* *